

ANATOMIE D'UNE CHUTE : RÉFLEXIONS SUR UN FILM D'AUJOURD'HUI

Par Isabelle Debrus

INTRODUCTION

Après avoir vu le film, cet été, je suis sortie du cinéma très contente pour plusieurs raisons, qui faisaient pour moi, à ce moment-là, que ce film de femme, qui avait eu la Palme d'or à Cannes, alors même que je suis rarement d'accord avec la programmation de ce festival et ses récompenses, n'était pas politiquement correct.

En effet :

- Il ne raconte pas un féminicide puisque la victime c'est le mari et l'accusée, la femme.

- Il critique la position victimaire faisant dire à l'héroïne, en gros, qu'on ne peut pas toujours reprocher à l'autre ce qu'on ne peut pas faire, mais qu'il faut regarder de son côté pourquoi on est empêché.

- Il dit clairement que d'enfermer un enfant dans le statut d'handicapé, c'est le priver de sa liberté de choisir sa vie.

Mais quelque temps après, quelqu'un de proche m'a dit que ce film, en fait, mettait en scène la chute du père.

Et encore après, il a raflé tous les prix du cinéma : la Palme d'or bien sûr, puis les 6 Césars, 2 Golden Globes, 3 prix à La Cérémonie des Lumières, 5 nominations aux Oscars, et beaucoup d'autres prix dans le monde entier. Comment un film qui ne serait pas politiquement correct pourrait-il remporter aujourd'hui une telle unanimité mondiale ?

Et donc je me suis demandé ce que la réalisatrice avait voulu dire avec ce film, puisqu'il s'agit bien d'un film et donc de personnages fictifs créés par Justine Triet et son compagnon.

Anatomie d'une chute : L'histoire

Un homme et une femme se rencontrent, s'aiment et ont un enfant.

Cet enfant va à l'école et, comme c'est un couple moderne, le père et la mère vont le chercher à tour de rôle.

C'est le tour du père qui oublie et envoie la baby-sitter le chercher, en retard. En sortant de l'école, l'enfant se fait renverser par une voiture et reste malvoyant après l'accident.

Les conséquences sont multiples :

- culpabilité du père ;

- colère de la mère à l'encontre de son mari, même si elle n'est pas vraiment dite ;

- arrêt de leur vie sexuelle.

Une autre caractéristique de ce couple : la langue

Ils vivent dans le chalet où le père, français, a vécu son enfance et donc la langue de l'environnement est le français.

La mère est allemande mais ne parle pas sa langue maternelle, même pas à son enfant.

La langue parlée dans le couple est l'anglais, la mère parle anglais à son fils et son père lui parle en français.

Au tribunal, la femme parle français, mais elle passe à l'anglais quand elle est en difficulté.

Interview de Justine Triet dans *Les Cahiers du Cinéma* de juillet-août 2023, p. 6 :

Il y avait l'idée, dès le début, que Sandra soit étrangère ?

J. T. : Oui, parce que la différence de langue est presque l'incarnation des filtres qu'elle a placés entre elle et la réalité. Lorsqu'elle s'exprime en français, on se dit qu'elle s'est préparée à parler, qu'elle est en position de force, tandis que quand elle devient un peu plus vulnérable, elle passe à l'anglais. L'allemand n'existe pas dans le scénario alors que c'est sa langue maternelle, que ne parlent ni son fils, ni son compagnon. Et puis, je trouvais l'idée d'une étrangère jugée en France intéressante.

Film de procès

2 choix qui correspondent à 2 types de film de procès :

- Celui construit comme un puzzle dont les cases se remplissent peu à peu : films dans lesquels la vérité surgira. Par exemple, *La Vérité* de Clouzot, qui va tout résoudre.

- Celui où le cinéaste crée volontairement un manque : par exemple *Saint Omer* d'Alice Diop. Dans ce cas, certaines pièces jouent un rôle essentiel, ici il s'agit de l'enregistrement sonore révélant l'intimité du couple, même si la femme dit : « Ce qu'on entend ce n'est pas la réalité, c'est nous mais ce n'est pas nous. »

Artpress, décembre 2023, p. 19. Fabrice Lauterjung

« *Anatomie d'une chute* met en scène le principe d'incertitude de ce type de film de procès qui se placent sous l'angle du doute. En tant qu'il met à nu les mécanismes d'endoctrinement et la perte du libre arbitre qui en découle, le film nous fait ressentir le vertige de ce qui paraît être la question la plus épineuse et déterminante que tout procès soulève : "A quoi ressemble un coupable ?" Question qui, immédiatement, en suggère 2 autres : "Où se cache la vérité ?" Et "Peut-elle seulement être atteinte ou finit-elle par être le résultat d'un choix ?" »

La question du choix sera posée à l'enfant, dont la cécité en fait un témoin oculaire d'autant plus précieux à devoir imaginer une réalité encline à satisfaire son besoin de comprendre et, ce faisant, à trouver une issue crédible et concordante. Dès lors, il importera moins de savoir si son père est mort suite à un accident, un suicide ou un meurtre commis par sa mère, que d'avancer les preuves

irréfutables d'une vérité fuyante et incertaine qui impose un devoir de réponse.

Anatomie d'une chute : Le couple

Justine Triet : « Au-delà du conflit de couple, *Anatomie d'une chute* raconte la bataille entre un homme et une femme », *Première*, septembre 2023, p. 42.

« Moi qui suis très vigilante envers la misogynie ambiante ce film m'a énormément questionnée. »

Justine Triet est une femme féministe, très engagée dans la mouvance actuelle #Meetoo et pourtant elle met en scène un homme victime et une femme violente, comme l'héroïne le dira elle-même dans la scène centrale du film : La dispute.

« Le temps, c'est cela qui constitue le nerf de la guerre de ce couple. En décidant de ne rien lâcher là-dessus, Sandra crée le déséquilibre. »

« Je savais :

- que cette femme allait être accusée du meurtre de son mari ;

- que le duo de la femme et du fils allait être central ;

- que la confiance de l'enfant en sa mère allait peu à peu se fissurer, avant

que ne repose sur ses épaules la possibilité qu'elle soit sauvée ou non. »

Que veut dire Justine Triet quand elle parle de bataille entre un homme et une femme ?

En fait, elle montre une femme triomphante :

- d'abord c'est elle qui réussit là où il échoue : elle écrit et publie des livres et lui non. Lui doit continuer de faire un travail qu'il n'aime plus, de faire des travaux dans leur maison pour pouvoir la rentabiliser, etc., parce qu'ils manquent d'argent, ce qui ne semble pas la concerner !

- Elle prétend ne pas en vouloir à son mari de l'accident dont leur fils a été victime et de l'élever comme un enfant ordinaire alors que lui resterait dans la culpabilité et la dette qui en découle.

- Elle peut encore séduire.

- Elle ne cède sur rien de ce qu'il lui demande pour continuer de faire ce qu'elle veut, c'est-à-dire : écrire, faire la promotion de ses livres, répondre à des interviews...

- Et finalement, c'est lui qui meurt.

Anatomie d'une chute : L'enregistrement de la dispute

Le contexte de cet enregistrement : le père, en panne d'inspiration pour écrire, enregistre les échanges familiaux, parfois en le disant à sa femme, parfois non, pour trouver la matière du livre qu'il voudrait écrire. Celui-là, il l'a fait sans en avertir sa femme.

Cet enregistrement est apporté comme pièce à conviction au tribunal par l'enquêteur chargé de l'affaire et il se situe après 1h30 de film, qui dure 2h30. C'est le twist du film.

Il enregistre une dispute qu'il a provoquée.

Le temps, c'est cela qui constitue le nerf de la guerre de ce couple. En décidant de ne rien lâcher là-dessus, Sandra crée le déséquilibre.

La dispute va porter sur l'organisation de la vie de famille et du temps qu'il passe à s'occuper de leur fils. Temps que lui n'a plus pour écrire alors même qu'elle ne veut renoncer à rien pour écrire. Il est à noter qu'elle est un écrivain reconnue alors que lui n'a encore rien publié.

Tout d'abord, il va se plaindre de devoir s'occuper de leur fils quand il est à la maison et pas elle. Elle propose de prendre une baby-sitter et il rétorque le manque de moyens.

« J'ai besoin de temps, dit-il

Elle : Gérer ton temps autrement, ça dépend de toi. »

Et aussi : « Est-ce que je te force à faire la classe à Daniel. Personne ne te force. Si tu veux plus de temps pour toi je ne t'empêche pas. »

Il va aussi lui reprocher de ne s'occuper que de son travail, c'est-à-dire soit de la sortie de son livre, soit de l'écriture de son livre, soit de penser à son prochain livre. « Et moi, je te suis depuis des années. Je ne peux rien faire de mon temps, c'est pas mon temps c'est le tien. »

Et enfin, il doit aussi s'occuper des rénovations de la maison et de tout le reste.

Lui : « Je veux du temps pour écrire, comme toi.

Elle : Fais-le. Je ne connais pas d'écrivain empêché par un fils et des courses à faire. (...) Arrête de geindre, de me rendre responsable de ce que tu as fait ou pas. C'est ton propre piège.

Je te vois clairement mais pas comme une victime. Tu n'affrontes pas tes ambitions et tu me le reproches. »

Il est aussi question de la réciprocité dans le couple, qui n'existe pas.

Plusieurs choses m'ont intéressée :

La victime

Dans ce film produit par une femme féministe on ne nous parle pas de féminicide, d'une femme victime de violence conjugale, etc. C'est l'homme qui est en place de victime, d'abord parce que c'est lui qui meurt de manière violente, mais aussi parce qu'il porte des traces de coups et d'ailleurs elle reconnaît sa violence.

Mais aussi parce qu'il est dans la plainte et qu'elle lui répond qu'on n'est jamais victime que de soi-même, de ses choix ou de ses non-choix.

Melman, dans le film *Un psychanalyste dans la ville* :

« Une analyse est terminée quand vous avez pu saisir que ce qui pour vous fonctionnait comme cause, cause de ce qui vous arrive, cause de vos malheurs (...) cause de vous-même, eh bien que c'était fondamentalement erroné et qu'en général, la cause sur laquelle vous vous arrêtez n'est qu'un alibi, et un mauvais alibi. (...) En général, ce sont des alibis qui se retournent contre le sujet puisqu'il va vivre dans la dépendance d'une cause fautive et donc, du même coup, vivre une fautive existence.

À partir du moment où il n'a plus besoin de ça pour soutenir son existence, on peut dire que l'analyse est terminée.

Fondamentalement, notre erreur c'est de nous prendre pour des victimes. »

Les places de l'homme et de la femme dans le couple

En fait, cet homme, le mari, est présenté avec tous les attributs classiques de la femme au foyer, celle qui est aujourd'hui présentée comme la victime du machisme.

- Il s'occupe de l'enfant ;

- des tâches ménagères ;
- il ne gagne pas d'argent ;
- son conjoint est violent avec lui.

Voilà ce que Melman dit dans le film précédemment cité :

« La violence est toujours rétorsive chez un sujet, c'est toujours une réponse, et une réponse à quoi ? Une réponse à une autre violence. »

« Quelle est la pire des violences qu'un sujet est capable de subir ? C'est la plus fréquente, la plus douce, la plus *soft*, la plus invisible, la plus inapparente, celle qui vous méconnaît dans votre existence de sujet, c'est-à-dire celle qui vous inclut dans un dialogue, dans un propos, dans une situation et dans la méconnaissance, dans le refus d'avoir à reconnaître ce que vous pouvez en penser en réalité, en éprouver en réalité, voire à avoir à dire là-dessus. Cette méconnaissance du sujet, c'est la situation la plus traumatisante et la plus violente qui puisse y avoir. »

« De même, la violence conjugale, c'est que le conjoint s'en fiche de son existence, pas de sa présence ni de ce qui est attendu de lui, mais on se fiche du fait qu'il existe. »

Dans cette scène de la dispute, il me semble que cette violence invisible est bien du côté du mari, entièrement occupé par sa plainte et aussi, sans doute, par le fait qu'il est le seul à savoir que cette dispute est enregistrée. C'est-à-dire qu'il enregistre une dispute qu'il provoque pour avoir de la matière pour son prochain livre.

Mais au-delà de ça, il n'entend pas, ne reconnaît pas ce que sa femme tente de lui dire, il s'en fiche et, à bout d'argument, elle le frappe.

Le témoignage du psychiatre

La position du psychiatre est pour le moins critiquable, puisqu'il vient à la barre dire ce que son patient lui a confié dans le secret de leurs échanges patient/médecin, donc protégé par le serment d'Hippocrate, c'est-à-dire le secret médical. De ce fait, il n'est plus dans sa fonction. On entend aussi que la réalisatrice fait dire à l'avocat de la défense : « Donc ce que vos patients vous disent, pour vous c'est la vérité ? C'est-à-dire, qu'en tant que psychanalyste, vous ne vous posez pas la question de savoir si Samuel Maleski avait besoin d'inventer, d'imaginer ce déséquilibre insupportable pour s'empêcher lui-même d'écrire ? » La réponse du psychiatre est : « Écoutez, avec le temps, on finit par faire la différence entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas... »

La réalisatrice semble donc là dire ce qu'elle pense de la psychanalyse, sauf qu'elle ne sait pas de quoi elle parle puisque la réponse n'est bien sûr pas celle d'un psychanalyste, et qu'elle semble, en tout cas sur ce sujet, être dans le discours actuel qui critique la psychanalyse et les psychanalystes. Mais elle met en scène un psychiatre prescripteur d'antidépresseurs, et de surcroît pas très malin et pas du tout déontologique.

Heureusement qu'elle fait répondre par l'héroïne : "Ce que vous dites est juste une petite partie d'une situation globale (...) Il est possible que Samuel ait eu besoin de voir les choses comme vous les décrivez. Mais si j'avais vu un thérapeute il pourrait rapporter ici des horreurs sur Samuel mais est-ce qu'elles seraient vraies" Ça nuance un peu le propos de Justine Triet !

L'enfant

Le handicap

Cette partie du film où la mère parle de son fils m'a intéressée puisque, alors qu'aujourd'hui le handicap, en tout cas en pédopsychiatrie, est revendiqué par beaucoup comme étant la solution pour aider des enfants en difficulté, J. T. Fait dire à la mère : « Je n'ai jamais vu Daniel comme un handicapé. J'ai voulu le préserver de cette perception. Parce que dès qu'on définit un enfant de cette façon, on le condamne à ne pas voir sa vie comme la sienne. »

Le choix

C'est à l'enfant que va revenir la charge d'innocenter ou non sa mère et c'est avec l'éducatrice, qui est présentée dans le film comme un tiers, quelqu'un avec qui il va pouvoir parler sans qu'elle choisisse à sa place mais qui va l'encourager à faire ses propres choix...

Il lui dit : « Depuis hier, je ne sais plus si je la crois ou pas.

Elle répond : Bon, tes seules certitudes c'est tes souvenirs et tu vas les raconter aux jurés parce qu'ils sont très importants, mais toi, t'es qu'un témoin.

Lui : Mais toi, qu'est-ce que tu crois ? Tu penses qu'elle a pu le tuer ?

Elle : C'est pas à moi de juger.

Lui : Je sais, mais tu peux au moins me dire ? (...)
Mais putain, aide-moi !

Elle : En fait, quand un élément nous manque pour juger de quelque chose et que ce manque est insupportable, la seule chose qu'on peut faire c'est de décider. Pour sortir du doute on est parfois obligé de décider de basculer d'un côté plutôt que d'un autre.

Lui : Donc il faut inventer qu'on est sûr ? Donc moi, je suis pas sûr... Donc je fais comment ? Je dois faire semblant d'être sûr ?

Elle : Ah non, moi je dis "décider". C'est pas la même chose. »

Questions

Il s'agit donc d'un film sur une chute, mais de quelle chute parle-t-il ?

- La chute d'une position victimaire actuellement très en vogue.
- La chute du père, qui en effet est celui qui tombe par la fenêtre, mais qui aussi s'occupe du fils de façon maternelle.
- La chute de la mère, qui, certes, sort du procès acquittée, mais qui se retrouve seule avec leur fils, lequel, même si son témoignage a permis cet acquittement, va devoir vivre avec sa mère alors que sa confiance est largement entamée.

À la fin, elle dit : « Je croyais que je me sentirais soulagée (...). Quand on perd, c'est le pire qui puisse arriver. Mais quand on gagne, on attend une forme de récompense, mais il n'y en a pas, c'est juste fini. »

- Et enfin, qu'aurait dit le film si les rôles du couple avaient été inversés ? Est-ce que la fin aurait été la même ? Était-il possible, sans soulever un tollé, que ce soit l'inverse et que le doute subsiste au bénéfice du mari ?